

contre les États-Unis : que le seul but de leur prise d'armes était de se débarrasser des exactions qu'on leur faisait injustement subir en se prévalant du gouverneur américain, et que, par suite, la seule chose qu'ils demandaient était d'être protégés contre toute vexation illégale. Il est difficile de se montrer plus accommodant, et la question posée dans ces termes n'était pas malaisée à résoudre.

Quoiqu'il en soit, le pavillon américain flotte sur toute la Californie, et, s'il faut en croire le *Californian*, journal américain publié à Monterey, nul effort ne saurait désormais l'abattre. « Les amis de l'ordre et de tous ceux qui ont un intérêt attaché au sol—dit cette feuille dans son numéro du 28 janvier—sont en faveur de notre drapeau. Ils ne désirent pas être rendus au Mexique. Ils désirent voir la Californie territoire des États-Unis, et membre enfin de la glorieuse confédération. »

*Alvarado.*—Aujourd'hui nous puissions aux sources officielles. Un rapport du commodore Perry, adressé du mouillage d'Anton-Lizardo au ministre de la guerre, à Washington, et daté du 4 avril, contient les détails de la prise d'Alvarado. Nous en donnons la traduction :

« Monsieur—J'ai l'honneur d'informer le ministère qu'aussitôt après la reddition de Vera-Cruz, le général Scott et moi, nous avons concerté les mesures nécessaires à la prise de possession d'Alvarado. Bien que nous ne nous attendissions à aucune défense, nous crûmes convenable, cependant, d'employer à la fois, de forts détachemens de l'armée et de la marine, afin de faire une démonstration imposante dans cette direction. La brigade du sud fut envoyée par terre sous le commandement du général Quitman, et je me chargeai personnellement des opérations navales.

« Comme nous l'avions prévu, l'ennemi n'a pas fait la moindre résistance ; la rivière et la ville furent tranquillement occupées, le 2 de ce mois, par les forces de terre et de mer.

« Ce matin le général Quitman est reparti pour Vera-Cruz, et je suis resté à ce mouillage pour préparer une expédition vers le Nord. Le capitaine Mayo, avec une petite force navale, a été placé au commandement d'Alvarado et de ses dépendances, dans lesquelles peut être comprise la ville populeuse de Tlacotalpan, située à 20 milles environ en remontant la rivière.

« J'ai eu, dans cette expédition, la bonne fortune de faire connaissance du général Quitman et de plusieurs officiers sous son commandement, et j'ai remarqué, avec plusieurs, chez eux aussi bien que chez les officiers de la marine, le désir de nous donner une coopération efficace.

« L'ennemi, avant de quitter la place, a brûlé tous les navires de l'Etat, et encloué ou enterré la plupart des canons ; mais ceux qui avaient été cachés ont été découverts, et j'ai donné l'ordre de les détruire tous.—60 environ,—ou de les porter avec les boulets, à bord des chaloupes canonnières, si elles sont d'une valeur qui méritent le transport.

J'ai l'honneur, etc. « M. C. PERRY. »  
Franco Américain.

## RUSSIE.

—L'empereur a, dit-on, l'intention d'ériger la Pologne en vice-royauté sous le gouvernement du grand duc Michel. On assure aussi qu'il a mis la Suède et la Turquie en demeure de formuler d'une manière explicite leur manière de voir au sujet de l'annexion de Cracovie.

—Les Circassiens ont presque détruit une tribu alliée aux Russes, les Achènes. Près de Casaban, ils en ont tué 5,000, hommes, femmes et enfans.

## PLATA.

*Nouvelles de la Plata.*—Le navire la *Pucelle d'Orléans* a apporté à New-York, des journaux de Rio Janeiro du 12 février, contenant des nouvelles de Buenos-Ayres du 22 janvier et de Montevideo du 29. Il paraît que les troupes Argentines ou Buenos-Ayriennes, ont pris une revanche sanglante de l'échec que leur avait fait essayer le général Montevideo Rivera. On se rappelle que celui-ci s'était emparé de la ville de Paisanda, mais les habitans aigris par les excès auxquels se seraient portés les vainqueurs, les ont chassés de leurs murs, le 24 janvier, avec le secours des troupes d'Oribe. Riveira aurait été poursuivi par Servando Comez jusqu'à Maldonado, où il se réfugia le 27 janvier. Dans sa retraite, il fut attaqué à Sarandi par Bartios, qui lui aurait pris tous ses chevaux, tout son bétail et fait une centaine de prisonniers. On annonce en outre, qu'Oribe est maître de presque tout le Paraguay ; Colonia serait le seul point qui ne serait pas encore tombé en sa possession. Enfin le général Urquiza, d'Entre Rios chargé de prononcer comme arbitre médiateur entre Buenos-Ayres et Corrientes, se serait prononcé entièrement en faveur du premier. Les chances de la fortune, si variables dans ces contrées, semblent donc tournées cette fois en faveur de Russes.

## ÉTATS-UNIS.

*Affreux accident.*—Avant-hier soir, dit le *Franco-Américain* du 2 avril, une lampe alimentée par le *comphine* a fait explosion, chez un cordonnier, au coin de Church et Leonard streets ; le malheureux artisan a été horriblement brûlé aux mains, au ventre et aux cuisses ; on l'a emporté à l'hôpital dans un état très-alarman. Le feu s'est communiqué au lit et à quelques habillemens, mais les officiers de police, accourus sur les lieux, ont pu éteindre l'incendie avant qu'il eût causé de grands dommages.

*Un nouveau steamer pour Albany.*—Un nouveau bateau à vapeur, l'*A. Lida*, va commencer son service sur la ligne de New-York à Albany et à Troy. Digne en tous points de ses aînés, « l'*Alida* » égale le confort et le luxe de « l'*Isaac Newton* et de l'*Honrick Hudson*. »

## LE KNOT.

## CHAPITRE I.

## SUITE.

—Ma bonne mère, lui dit Raphaël en prenant congé d'elle après lui avoir raconté tout ce qu'il n'avait osé lui écrire, vous êtes bien seule ici, et j'éprouve une grande inquiétude en vous quittant. Si les Russes se portaient tout à coup de ce côté, vous auriez tout à craindre de leur implacable animosité.

—Mon cher enfant, répondit cette courageuse dame, j'ai résolu de mourir sous le toit de mes pères ; aucun événement ne pourra m'en arracher. J'ose croire qu'en toute rencontre mes cheveux blancs seront mon porte-respect. En tout cas, je n'ai que la mort à craindre, et que ce soit la vieillesse ou la violence qui me l'apporte, Dieu me donnera la force de la recevoir sans trembler. Va, mon enfant, où le devoir t'appelle ; te consacrer à ma défense serait un soin inutile ; tu peux mieux faire pour ton pays.

—O bonne mère ! s'écria Raphaël en baissant tendrement ce noble visage et en tombant aux genoux de son aïeule, bénissez-moi, afin que j'hérite de votre sœur et pieuse vertu.

L'aïeule leva ses mains sur la tête de Raphaël et pria Dieu avec ferveur ; puis, embrassant à plusieurs reprises le fils de sa fille, elle reçut courageusement ses adieux. Raphaël s'étant mis à la tête de ses vassaux armés, se dirigea rapidement vers le château du comte, car il voulait d'apprendre que l'insurrection s'était aussi propagée dans cette contrée. Le comte Baleski était rentré de vive force dans sa demeure, qui était devenu le quartier-général de tout le district confédéré. Plein d'impatience, Raphaël précipite sa marche : à mesure qu'il approche des abords du château, tout s'anime autour de lui : ce sont des troupes de partisans qui vont et viennent en chantant des airs patriotiques, des caravanes de chevaux et de charrettes qui transportent des provisions et des armes ; sur les hauteurs, des sentinelles et des postes avancés ; dans les hameaux, des recrues qui se forment aux manœuvres ; par moments une fusillade éloignée se fait entendre à travers les bois et annonce un engagement des insurgés avec les troupes russes. Raphaël entre enfin dans la cour du château, où il fait arrêter ses gens, et bientôt il est près du comte, qui le reçoit à bras ouverts et lui témoigne combien il est heureux de le revoir.

—Oui, mon cher ami, poursuit-il, notre joie est grande, car notre inquiétude a été vive. Cette privation de nouvelles nous épouvantait et nous avions beau nous dire qu'à la distance où nous nous trouvions les uns des autres, ayant entre nous plusieurs divisions russes qui interceptaient toutes les communications, il n'en pouvait être autrement, nous redoutions toujours quelque malheur. Mais, grâce à Dieu, vous nous revenez presque en même temps que Casimir, qui a dû vous donner de ses nouvelles sur la route.

—Je ne l'ai pas vu, dit Raphaël.

—Non, mais vous l'avez entendu : c'était lui qui soutenait cette fusillade dont le bruit a dû venir jusqu'à vous il y a tout au plus une demi-heure, et je viens d'apprendre qu'un fort détachement russe qui poussait une reconnaissance dans les environs et cherchait à nous tourner, a été vaillamment repoussé avec une perte d'hommes assez notable. Ah ! que d'héroïsme et de dévouement inutilement mis au jour, je le crains bien, ajouta le comte avec une expression de profonde tristesse qui étonna Raphaël. Il y a comme une fatalité qui pèse sur ce malheureux pays et qui semble déconcerter à plaisir toutes les chances de salut qui s'offrent à nous. Certes, nous avons fait un grand pas depuis que nous nous sommes quittés, et cette Lithuanie que les Russes croyaient avoir figée à leur joug s'est encore sentie assez de force et de courage pour entreprendre une lutte désespérée. Mais quel résultat pouvons-nous espérer appauvris comme nous le sommes depuis si longtemps par les ingénieuses mesures d'une administration qui ne s'étudiait qu'à nous affaiblir et à nous épuiser ? Évidemment il nous fallait l'appui des forces polonaises, qui elles-mêmes ne peuvent rien sans nous. Concevez-vous l'avantage de nos frères de Varsovie, qui, satisfaits d'avoir chassé l'ennemi de leur ville, et maîtres à peine de leurs faubourgs, demeurent tranquilles dans leurs lignes, emploient toutes leurs ressources à s'y fortifier, ne savent occuper une armée considérable qu'à de vaines contre-marches et à quelques escarmouches autour de leurs remparts. Espèrent-ils, sur un territoire aussi restreint, soutenir une guerre régulière avec l'Empire russe ? Ce serait une incroyable présomption. Ils n'avaient donc qu'un seul parti à prendre, c'était de se jeter en masse sur la Lithuanie, et en s'unissant à elle, de refouler ensemble les Russes au-delà du Dniéper. Alors presque toute l'ancienne Pologne était conviée à cette grande entreprise, qui trouvait des ressources proportionnées à ses besoins. Je le répète, nous n'avions que cette seule chance pour contrebalancer la puissance de nos op-